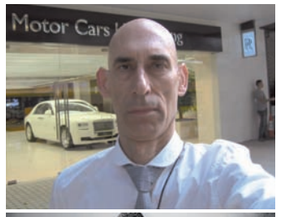
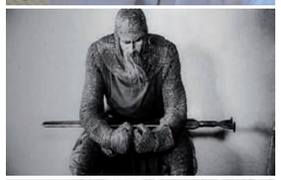
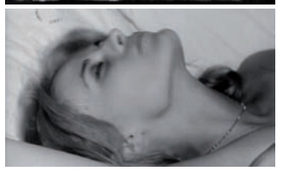
bling, blang, bing, bong, gong, glang





De *Gardez la cadence* à *Attendre* en passant par *Être*, les clips de Comte retentissent et crissent. La grosse caisse et le racloir aux éclisses tapent le tempo. Claques, matraques, tapes du pied, rafales, balles, exécutoires. Il faut que cela déflagre en ratata, puis des instants, qui sont les respirations que dans les morceaux de requins drôles et de jase on appelle « le pont » le rythme se repose, s'étend, prend une pause rêveuse, idylle un brin avant de réharnacher sa fureur et de repartir d'un meilleur coeur. Entre pavot et galop, la respiration ne sait plus si elle doit s'accélérer, languir ou mourir, de trop se retenir ou d'éclater.

Spectacle ? Du sang, de la lumière ? Qui veut dormir au quéâtre ? Il faut être ivre du pire et du plus doux. Autre chose qu'alcools et autres drogueries dégueus. De l'émoi jusqu'au trop.



COMTE CLIPS le DVD propose également en plein format, et dans des versions inédites, les trois célèbres clips qui ont servi la promotion des albums de Morose, des Barquettes et de Fredon de la Limace parus aux Disques de Lassitude pour leur récente ouverture: *De main morte*, *Pour le foehn* et *Dying room Melody*.

EN MAJESTÉ CE MOIS-CI!

La cinématautomatoquéâtrographie

LE CONTE NU

est une fable sur

l'étalon et la femelle. Le mâle est lourd, musclé et prédateur. Brutal. Il bande au spectacle de la petite biche gracile et vive, prise au filet de ses gros doigts poilus, quand il la brise. Alors qu'elle danse et virevolte, il fomente, suppute, remâche des violences et des tortures plus raffinées, qui lui attribueraient le triomphe et la gloire par la terreur et la crainte, mais surtout l'ascendant de sa virilité supérieure sur les autres hommes. La taille de sa verge, son poids quand elle se gonfle en érection, lui assure d'emblée le respect automatiquement dû, par les autres couillus, à ce qui est magnifié, outré, renflé dans le masculin. On lui prête allégeance. Le reproducteur, toujours sombre, replié sur son entrejambe, médite. Ses organes génitaux sont encombrants, pesants, toujours trop chauds et trop tiraillant. Il faut qu'il soulage sa haine et sa vindicte, il faut qu'il sente crier sous lui la viande assassinée, pressurée, fécondée contre sa volonté. La femelle devra, au risque de sa vie, qu'importe au géniteur, donner naissance à la progéniture dont il fera belle fri guise: Il règne

La cinématautomatoquéâtrographie, revue de cinéma à la réputation internationale célébrée de Cannes à Hollywood, a mis les clips de Comte à l'actualité en faisant, rare honneur, une édition spéciale sur le clip le plus remarqué de la Comtilation, *Le conte nu*.

C'est bien le moins que la publication pouvait faire à l'occasion d'un événement aussi exceptionnel !

LE QUÉÂTRE
le quéâtre est publié par les presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2014 - V
9 791091 219983

L'Officiel Du Quéâtre

N°127 Deuxième année. publication destinée à tous les professionnels de la vie. Directeur de Publication: Régis Slater

le film qui fait sensation cette semaine

A-Q-T-E-U-R

Anagramme de Quatre, le titre du clip de Comte le plus long (plus de 24 minutes sur la comtilation qui sort aujourd'hui aux films de Lassitude) se présente comme un carnet d'esquisses, dont *Fun Kick Quat'*, *Les instrumentistes*, *Tête-Bêche* et *Machine-machine-machine*, les autres clip-claps tirés du long-métrage *Quatre*, sont déclinés. Pour Comte, autant de papillonnements (ailes ouvertes-ailes-fermées-ailes ouvertes-etc) qui sont des instourments comme des petits comédiens, frêles poupées mécaniques, automates plus étonnamment humains encore que l'homme. Pourquoi Comte publie-t-il ainsi le contenu de ses cahiers de croquis, de brouillon? Il s'explique en exclusivité pour l'ODQ.

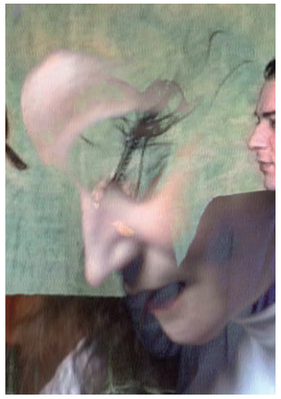
MPC

Bonjour Michel-Paul Comte et merci de nous recevoir. C'est Louise Martin pour le* Quotidial du Quéâtre. *Pourquoi publiez-vous vos esquisses en même temps que vos clips plus élaborés ? N'y a-t-il pas à la fois redondance et didactisme ?

MPC : Non, je ne crois pas, didacticiel peut-être, et encore... Il y a que j'ignore complètement la valeur de l'un ou de l'autre travail. Dès qu'une intuition me traverse, je tente de la noter au plus proche de sa venue. Inévitablement j'en viens ensuite à façonner de manière on ne peut plus classique, quand le temps me le permet et que cet autre travail me semble instructif et faisable. Puis souvent je ne suis pas très sûr que mes développements aient été bien utiles, ni meilleurs. Puisque vous faites allusion au « carnet d'esquisses » intitulé *A-Q-T-E-U-R*, il y a dix fois plus de développements possibles, originaux, dans cette écriture de premier jet, que dans les autres clips qui « exploitent » quelques-uns de ces filons. *Fun Kick Quatr'*, par exemple, où j'ai eu l'illusion, un instant, d'un dancefloor qui ferait jouer ça... je l'ai même montré à un patron de boîte de nuit, qui a été très gentil tout en me demandant de quoi il s'agissait... il n'avait rien capté à ce truc, sauf que ça n'appartenait pas du tout à son univers ! Mes tentatives de tourner mes clips ou autre chose vers un public ordinaire, préformaté, sont toujours des échecs.

Louise Martin : Cela ne peut que vous honorer... et il en résulte encore et malgré tout, des oeuvres parfaitement originales.

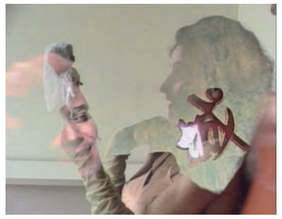
MPC : Merci, heureusement, c'est déjà ça ! Pour ajouter un commentaire à ce que je viens d'expliquer, je dirais que je suis aussi de plus en plus pressé de publier le résultat de mon travail. D'abord parce que la technique le permet (je peux théoriquement voir le soir à la BnF un objet virtuel composé



le matin) et que cette rapidité de publication ne me permettant pas de réfléchir trop longtemps crée une véritable dynamique dans mon travail. La moindre de mes pensées passe directement dans un fichier en forme de journal ou de clip musical (bien que certains soient restés sur l'établi

contre le faux, pour travailler au vrai.

Il reste à trancher sur la



possibilité ou l'impossibilité d'adopter mon optique comme amortisseur esthétique. Pour moi je dirais que tôt ou tard le choix ne se posera même pas, parce que les propositions n'abondent pas.

Il est certain, comme je ne cesse de le répéter, que l'art des déguisements (il y a un déguisement du vrai comme il y a un déguisement du faux) a tendance à se condenser en une formule de plus en plus synthétique, systématique, donc de plus en plus limitée et en un sens est une indigence de plus en plus efficace et périlleuse.

Cette efficacité correspond bien au désir d'une partie de la population, de loin la plus importante, et, sans qu'il y ait eu conspiration directe, par le simple jeu économique et la terreur grandissante, la forme du monde pour eux se résume à une formule avec laquelle ils vont peu à peu disparaître, ou en tout cas prendre une direction de masse très spécifique, orientée vers des principes toujours plus étroits ; on dirait.

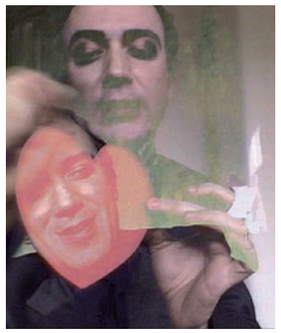
Mon expérience est sans doute classique au travers de l'histoire, il y en a eu certainement beaucoup pour la connaître, mais pour moi c'est nouveau ! La maturation des processus de création est un phénomène surprenant, justement à cause du lieu commun qu'est devenu la création dans un monde qui n'en expérimente plus rien qu'une vague trace... rencontrer la création dans sa vérité n'a rien à voir avec l'idée qu'on s'en fait. C'est l'impression de pénétrer dans un surmonde, sans rupture avec le monde pourtant. Toute création doit commencer par se créer elle-même.

« Évidemment, quand mon travail finira par être aperçu, avec toute la mauvaise foi qui caractérise la marche des "pros" sur les brisées des innovateurs, on commencera par dire que je n'ai rien inventé (afin qu'on n'ait pas à se reprocher d'avoir dérobé quelque chose). Mais je rassure tout le monde d'avance, mon invention n'est pas ce qui présente de l'intérêt dans mon travail, pas plus que dans le travail de qui que ce soit, parce que la création n'existe pas... »

QUATRE

Photos de plateau inédites, bande-Annonce plein format... de nombreux extras accompagneront la réédition prochaine de *Quatre* aux Films de Lassitude, sauf le story-board, qui semble définitivement égaré, au grand dam de Huis-Clos, qui regrette un document qui lui serait d'une grande utilité.

de la simple nécessité de mon regard, de ma pensée, de la constitution de ma place dans le monde. On ne peut rien dire contre ça, pour la simple raison que je ne fais aucun effort, que je ne suis en mesure de ne faire aucun effort pour l'imposer à la multitude, bien au contraire, même si je sais que d'autres n'auront pas d'autre choix que d'en passer par ce qui m'arrive là, aujourd'hui. Encore une fois, rien de spécial. Tout est si évident. Pourtant cette évidence si ordinaire fait l'objet d'une igno-



rance incroyable. Nous rentrons dans une période d'inversions où les comportements considérés comme les plus normaux et les plus conséquents, deviennent les plus absurdes et les plus dangereux, et vice versa... Accrochez-vous !

Louise Martin : Comment vous définiriez-vous ?

MPC : Je suis d'abord un éditeur, et puis aussi un inventeur. je confonds m'éditer et méditer. Mes publications ne

touchent que très très peu de gens, je n'aspire qu'à réduire ce nombre s'il le faut. Ce monde est très vieux et très sage. Il lance les masses vers leur destruction aveugle sous la forme de leur désir, et permet ainsi à de frêles pousses de se développer là où le troupeau ne vient pas tout piétiner et dévorer. Ce monde est très vieux et très sage... j'y fais office d'agent de liaison. Je réamalgame ce qui ne fait qu'un corps et s'est trouvé par malheur démantelé. C'est le réassemblage. L'image se reconstitue peu à peu...

Louise Martin : Quelle est votre position esthétique ?

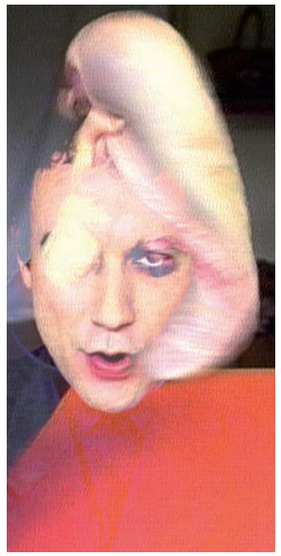
MPC : Je n'arrive pas à concevoir une chose qui serait en dehors de l'esthétique, d'où je pourrais parler d'elle. Quand on arrivera à concevoir l'histoire en tant qu'histoire du beau et du laid, plutôt qu'une histoire des progrès du bien, une vision différente en découlera peut-être. C'est vrai que je fais tout pour des raisons esthétiques, ce qui pour moi signifie

l'essentiel. La laideur, c'est-à-dire l'aspect repoussant, hideux, menaçant du monde des hommes est terrible, insupportable. Tous, par pudeur, par peur, par pitié, nous essayons d'en donner une image moins effrayante les uns aux autres, en tout cas c'est ce que nous ressentons. Et ceux qui mettent en scène leur propre existence par l'ornement et la figure, les sons, les couleurs, les formes, les mouvements de façon originale, sont utiles à donner aux autres les moyens de supporter l'horreur par des artifices, des expédients, des fantasmes, des "prestiges", comme on disait au 18e siècle. Ces apprêts sont plus ou moins populaires selon les époques et les milieux... Sans ces travestissements, voiles, drapés, nous péririons d'angoisse, noyés dans nos larmes... Ceux qui disent qu'il faut voir la vie telle qu'elle est, les "réalistes-positivistes-matérialistes" ne savent pas ce qu'ils disent, et n'y parviennent, malgré leur croyance, pas plus que les autres. Ils se déchireraient de leurs propres crocs si une telle chose pouvait seulement s'envisager, il s'agit même d'une absurdité. Nous voyons tous effectivement le monde *tel qu'il est*. Je ne me constitue pas contre le vrai, mais

ITW

pendant des années), alors qu'un montreur d'ombres d'autrefois n'aurait pu que les appliquer patiemment à son ouvrage... sauf les journalistes, bien sûr, mais les journalistes ne publient pas leurs pensées avec cette liberté ! Pour qui le feraient-ils ? Alors que moi, si ce n'est qu'à mon intention, c'est déjà formida-

ble. Ensuite je vois au fil des mois mes conceptions évoluer, c'est très instructif, et cela le sera aussi peut-être pour d'autres. Même si j'ai bien conscience que ce moissonnage en réseau [conséquence de la publication sur internet ndlr] découle du principe d'une fauche accélérée des moyens d'accaparer de la production ; je ne suis pas certain pour autant que l'industrie soit encore, ou déjà, en état de faire usage directement de mes résultats. Elle y perdrait, pour l'instant, son temps. Rien non plus ne dit que cette circonstance ne provoque pas, en sens contraire, l'insémination forcée d'une machine aveugle qui ne comprend plus rien de sa volonté et de la façon dont elle la projette sur le monde et les hommes. J'ai parfois le sentiment (oh pas toujours) que les choses sont plus ouvertes qu'on ne le croit. Qu'elles sont même pantelantes, dépenaillées, ahuries, égarées, hagardes, à la ramasse. Les lois sont là, plus implacables que jamais mais, hors de l'autocensure, plus rien ne retient rien. On peut foncer, mais personne



n'en trouve la ressource... Quoiqu'assez faiblement, elle existe un peu chez moi. Il en résulte des choses un peu abruties, aveugles, rampantes mais tenaces, opiniâtres, déterminées.

Louise Martin : Avez-vous quelque chose à ajouter à cet égard ?

MPC : À cette urgence de la publication chez moi correspond une absence presque totale du récepteur, pire, une sorte de déprésence ; même si la publication de mon travail, même à vide, lui donne une sorte de référence dynamique qui le projette en avant dans le vide. Il y a une tonicité véritable et si je suis le seul à en profiter ou presque, ça m'est égal. En définitive j'adore l'accueil que me

réserve la BnF : Ses employés n'ont aucun avis sur rien dans le cadre de leur emploi, ils recueillent, c'est tout. Ce n'est pas leur travail d'en penser quelque chose. Et puis ils peuvent tout archiver, presque indifféremment, comme type de média : texte, film, musique, page web... Je travaille seul avec le monde qui ne me renvoie que l'écho de mes pensées, qui peuvent s'élever entre les tours de la Grande Bibliothèque sans entrave... ça convient tout à fait à mon genre d'entrart*, en ce moment. Je marche en avant, rapidement, sans perturbation... Ainsi pourrait-on dire : « MPC es bien sage dans son coin, il ne gêne pas, grand bien lui fasse. Nous faisons nos petites affaires pendant ce temps-là, l'illuminé ne nous dérange guère ». Mise à part la question de la folie (on lira à ce sujet *Le Quéâtre de la dinguerie & de la débloquerie banale* également sorti aujourd'hui aux Presses) qui ne m'apparaît pas très pertinente, je ne vois pas pourquoi je m'en prendrais directement à des pouvoirs qui ne manqueraient pas de m'écraser sur le champ si j'en venais à les inquiéter, alors que nous ne sommes pas du tout sur le même terrain. C'est fini et bien fini, les rivalités pour la conquête des populations. Que les financiers et les politiques s'amusent bien avec ça, pour moi, c'est eux qui sont bien tranquilles dans leur coin et qui ne dérangent personne...

Louise Martin : Pourquoi faites-vous tout cela ?

MPC : j'ai parfaitement conscience de faire exister autour de moi les conditions de ma subsistance, qui n'est pas qu'un problème matériel. Je me barricade, m'abrite, me constitue, m'édifie, me structure de pensées et d'idées, de principes qui rendent ma vie possible. Ce sont des objets dressés en guise de protection contre un monde qui n'autorise pas ma présence, qui ne me voit pas et m'annihilerait s'il me voyait, qui ne me tolère que parce que je suis insignifiant pour lui. Cette habitacle, s'il tient de la forteresse pour l'extérieur, est une chambre que j'orne et embellis pour l'intérieur. En terme de psychologie, et ce n'est pas une coïncidence, ma position pourrait revêtir un caractère assez misérable, quasiment pathologique sans doute, sous certains aspects. Pour moi, si je considère alors mon état comme bien modeste, mes inventions des produits de mon désir d'originalité uniquement destinées à me donner à mes propres yeux le confort d'un statut supportable, il me vient à l'esprit que cela fut également le cas pour tant de ces inventeurs et prétendus génies qu'on révère aujourd'hui. Ils n'ont fait eux aussi que se bâtir, dans l'urgence ou dans la patience, dans le repli ou l'affirmation, les conditions de leur existence. Et leurs moyens et résultats ont été pris comme modèles par une société où vivre n'est pas tenable sans ce genre de pratiques imaginaires, tout bonnement magiques. Soudain surgit une vie collective très aliénante, exigeant perpétuellement des procédés palliatifs qui défendent l'individu contre des pressions toujours plus terribles, où parler seulement en terme de bouclier et de cuirasse contre les traits d'une agression perpétuelle, est déjà déconsidéré comme un langage négatif, paranoïaque. Ma mère ne cesse de me reprocher que je me prenne pour une victime. Tout ça ne plaide pas en faveur de ce monde finalement, qu'il soit toujours en train de se constituer pour détruire plus efficacement l'individu, pendant que ce dernier est obligé de trouver des manières inédites de résister à un rouleau compresseur déterminé à lui passer dessus sans le voir, tout en désignant les réflexes de défense comme maladifs, issus d'une folie de la persécution ! On dirait donc que je ne suis pas plus original que beaucoup d'autres inventeurs nantis d'une imagination du même type. La modestie de ma pratique auto-défensive n'empêche pas que des individus aient besoin des perspectives que je crée dans l'avenir, une fois de plus. Mes point de vue, le Géanfrère, le quéâtre, les entrarts, le geournal*, sont, mais pas seulement, mes issues de secours et mes bouées de sauvetage. Pas seulement parce qu'ils peuvent devenir ceux d'autres gens, mais aussi parce qu'ils sont loin d'être envisageables seulement de manière négative. Ils peuvent s'avérer propices à l'émergence de perceptions, de rapports autres, j'en suis convaincu.

Louise Martin : De quelle nature ?

MPC: J'aimerais le savoir. En attendant je peux inventer cette connaissance et la faire passer, provisoirement, pour de la science admissible. C'est ce que je fais sur le mode inévitablement à s'esclaffer dans mes pamphlets. Pourtant ça fonctionne admirablement, je crains que ce ne soit parce qu'il ne peut guère en aller autrement avec toute science. Cela se produit de façon plus ou moins ingénieuse, plus ou moins consciencieuse et méthodique, logique, mais sur le fond, toute science tend au grotesque en raison du peu de raison sur lequel elle peut se fonder. Qu'elle obtienne des résultats patents ou non ne change rien, ne prouve rien quant à une forme d'exactitude absolue. J'obtiens beaucoup et rapidement de résultats avec mes raisonnements et mes intuitions, mon univers se construit à vive allure et en dur en ne s'appuyant que sur lui-même, pourtant tout cela vient à la va-comme-je-te-pousse, sans assurance ni véritable appui. Je suis contraint d'en conclure que ce qui m'arrive est nécessaire et n'a pas à être jugé dans sa venue, son élan et ses aspirations, qui sont forcément justes sans être absolus, puisqu'ils arrivent ainsi à l'improviste,

Merteuil, Valmont, Tourvel, Volanges, Valvel, Merlanges, Valteuil, Mermont... Les mélanges et changements de rôle entre comédiens et personnages de la pièce de Müller sont un sol dans lequel, au travers du film qu'en a tiré Choderlos de Huis-Clos, MPC a l'intuition des entrarts en 2014.

*Sur la question entrartuelle, on se référera à *La Revue des Entrarts*, dont le numéro un est disponible actuellement sur le site Lassitude.fr

*On remarquera que toutes ces conceptions trouvent leur point commun dans l'entre-deux (question et théâtre, gigantisme et Big Brother, entre arts, gigantisme et journalisme). L'entrart est la notion centrale, fondatrice. L'entrart relie les choses et fait cesser la coupure, la faille. Le pont qu'est l'entrart est la clef d'un monde, le même, où les choses ne sont plus sectionnées les unes des autres. C'est essentiel. (note de MPC)